



Philosophie

février 2023

Anthony Boulanger • Maxime Herbaut

Samia Moutawakkil

reticule.fr

Réticule #21 : Philosophie

février 2023

Table des Matières

Bienvenue sur M0-Nist

Anthony Boulanger

Pourquoi j'ai tué Van Gogh

Maxime Herbaut

Le bide.

Samia Moutawakkil

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2023 Réticule. Tous droits réservés.

Bienvenue sur MO-Nist

Anthony Boulanger

Quantum theory is now discussing instantaneous connections between two entangled quantum objects such as electrons. (...) The entangled objects somehow communicate instantaneously at a distance. If that is true, distance has no meaning. Light-years have no meaning. Space has no meaning. In a sense, the entangled objects are not even communicating. They are the same thing. At the "quantum level" (and I don't know what that means), everything may be actually or theoretically linked. All is one. Sun, moon, stars, rain, you, me, everything. All one.

Roger Ebert, *Life Itself : A Memoir* (2011)

The "concept" of the One is not, properly speaking, a concept at all, since it is never explicitly defined by Plotinus, yet it is nevertheless the foundation and grandest expression of his philosophy. (...) The "power" of the One is not a power in the sense of physical or even mental action; the power of the One, as Plotinus speaks of it, is to be understood as the only adequate description of the "manifestation" of a supreme principle that, by its very nature, transcends all predication and discursive understanding.

Edward Moore, on the monism of Plotinus in "Plotinus" at
Internet Encyclopedia of Philosophy

Ce fut à la vibration si particulière qui parcourut le vaisseau et son corps que Josh sut qu'il venait d'être recraché par le trou de ver. Retenant un soupir de lassitude, il ouvrit les yeux et son regard fut immédiatement attiré par M0-Nist, la planète-océan qu'il devait expertiser cette semaine. Expertiser restait un bien grand mot. Les sondes autonomes, pour une raison qui échappait encore aux ingénieurs de la Base, semblaient incapables de ramener un échantillon d'aucune sorte. Ni atmosphère, ni liquide, rien de rien. Ainsi, puisque la robotique et l'automatisation défaillaient, c'était un humain qui devait se farcir le trajet, les corvées sur place et la paperasse une fois de retour au bercail. Et il fallait que cet humain soit une fois de plus Bibi, alors qu'il était à peine débarrassé du régolithe de Deimos.

— Bon, Hydra, dit-il à haute voix, on récupère de cette mélasse et on rentre pour le déjeuner.

À *tes ordres, patron !* lui répondit une voix synthétique guillerette. *Comment veux-tu procéder ?*

Josh regarda, projeté sur la baie vitrée, le polyèdre qui symbolisait son compagnon artificiel et se passa la main sur le menton. Si l'IA lui posait cette question, c'était qu'elle-même patageait dans les arbres de décision implémentés en elle et avait besoin qu'il pèse dans un sens ou l'autre.

— Je voudrais constater par moi-même le défaut des collecteurs pour commencer. On va se mettre en orbite basse, et en envoyer... trois dans un premier temps. Soit ils font leurs jobs et on est bon, soit on change de stratégie à partir de là. En termes de masse, volume et pesanteur, comment se positionne cette planète ? Pas besoin de chiffres absolus, précisa-t-il en anticipant le premier degré de réponse de l'IA-compagnon, je veux juste savoir grosso modo par rapport à la Terre.

On est dans les mêmes ordres de grandeur, patron, répondit Hydra. Il n'y a que l'atmosphère qui soit plus épaisse, bien que de même densité. Il faudrait que tu précises la notion d'orbite basse par conséquent. Je peux te placer à ce qui correspondrait à une telle orbite dans le référentiel terrestre, ou son équivalent ici.

— Attends une minute... comment as-tu pu prendre ces données sur l'atmosphère sans rapport ou mesures par les sondes autonomes ? demanda Josh.

Par mesure du décalage de la diffusion de la lumière de l'étoile de cette planète, mon cher humain. C'est de la spectroscopie de base qu'on devrait continuer d'enseigner aux pilotes, ingénieurs et autres astronomes. Vous comptez trop sur les IAs. Tandis que moi, je n'ai besoin que de mes propres détecteurs pour ce calcul et cette conclusion.

— Alors calcule-moi donc quelle hypothèse consomme le moins d'énergie, que ce soit pour le vaisseau ou pour les allers-retours des collecteurs. Et avec l'option que je doive faire moi-même... mettons cinq sorties. Tu me serviras le reste de ton laïus sur la dépendance à notre retour, si je ne t'ai pas débranchée entre temps.

Je te demande une seconde... répondit Hydra. Il faut se positionner dans l'atmosphère dans ce cas. Je me suis permise de prendre en compte ton exposition aux rayonnements du vent solaire afin de la limiter.

— Trop aimable.

À la légère sensation de pseudo-gravité qu'il ressentit, Josh comprit que le vaisseau venait de remettre ses propulseurs en fonction. La planète grossissait doucement dans le champ de vision que lui offrait la baie vitrée. À peu de choses près, il contemplait la Terre. Il voyait des nuages blanchâtres qui s'assemblaient en larges masses ou s'enroulaient en fonction des

vents dominants et, en dessous, à travers les fenêtres laissées ouvertes sur la surface, une étendue d'eau gigantesque, un titanesque camaïeu de bleu dont les couleurs et les motifs changeaient selon l'exposition au soleil et les ombres projetées. Ce fut la dimension de cet océan unique qui donna le tournis à Josh car telle était la seule différence avec la Terre, et quelle différence, en l'absence de terres immergées. C'était comme s'il n'y avait aucun astroport possible sur cette planète, aucun écueil sur lequel fonder une colonie classique. Tout n'était que vagues, écume et embruns. Et certainement des monstres. Il y avait forcément des monstres sous la surface.

Nous entrons dans la couche la plus externe de l'atmosphère. De l'hydrogène, principalement, même si je ne comprends pas comment il peut être retenu par la gravité de cette planète. À partir de là, il y aura un gradient de composition, jusqu'à atteindre trente-huit pour cent d'oxygène au niveau de l'eau, le complément est très majoritairement du diazote, avec un pour cent de dioxyde de carbone, le tout exprimé en base sèche, bien évidemment.

— Bien évidemment, répéta Josh. Tout est aligné pour qu'il y ait de la vie dans ce bouillon, n'est-ce pas...

Un des objectifs des sondes autonomes était entre autres de dénicher des formes de vie en parallèles de leurs analyses physico-chimiques, afin de valider ou non l'exploitation de la planète. Dans le cas de M0-Nist, les prospecteurs s'intéressaient en particulier à l'eau lourde que la planète pourrait contenir en large quantité et que l'Humanité pourrait valoriser pour ses réacteurs à fusion, et les potentielles cheminées hydrothermales riches en terres rares, que l'analyse élémentaire de l'eau en profondeur pourrait révéler.

– Lance une première sonde, Hydra. Je veux un prélèvement d'eau de surface, zéro headspace dans le vial.

Et c'est parti mon Asi ! Remplissage maximal donc.

Après quelques instants, Josh vit le drone apparaître dans son champ de vision. Il s'agissait en tout et pour tout d'une boîte motorisée, capable de se déplacer dans les trois dimensions spatiales jusqu'à sa cible, de prélever un solide, un fluide, un plasma, et de transporter un volume et/ou une masse déterminée jusqu'à un banc d'analyse, mais elles étaient le cœur de l'exploration des exoplanètes par l'Humanité, aussi bien pour la colonisation que la prospection minière, et la source de la richesse du N+12 de Josh, qui avait su s'octroyer ce monopole avec un brevet bien placé.

Contact dans dix secondes, indiqua Hydra.

Égaré dans ses pensées, l'ingénieur avait perdu de vue la sonde mais il repéra son emplacement approximatif à la traînée dense qu'elle avait laissé derrière elle.

– Aucun risque d'incendier quoi que ce soit avec une telle concentration en oxygène dans l'atmosphère ?

S'il n'y a pas de combustible, tu peux avoir autant de comburant que tu veux, on ne craint rien.

– Reste plus qu'à espérer que ce soit bien de l'eau, dans ce cas, et pas une gigantesque flaque d'huile... Ta spectroscopie ne te renseigne pas là-dessus ?

Alors qu'Hydra répondait toujours dans la demi-seconde qui suivait une question, Josh se retrouva face à un relatif long silence, au point où il hésita à reposer la question. Si son vaisseau présentait une défaillance à son tour, il allait se retrouver bloqué comme un bleu sur cette orbite jusqu'à ce que la Base envoie une nouvelle mission.

– Hydra ? relança-t-il avant de se mettre à imaginer des situations de plus en plus compliquées.

En théorie, commença-t-elle, les faisceaux proche et moyen infrarouges des sondes devraient pouvoir me renseigner là-dessus en comparant la lumière émise avec celle qui revient au détecteur après interaction avec les molécules de la cible, mais... il y a un problème avec les photons.

– Comment ça, avec les photons ? Avec tes sources infrarouges ? Tes détecteurs ?

Non... Non, les photons eux-mêmes. Je suis consciente de l'énormité de mes propos, et j'essaie moi-même d'appréhender cela sans planter, mais la vitesse théorique de la lumière dans une atmosphère de cette composition n'est pas respectée. Ils sont plus lents. Significativement plus lents. Ceux que j'émetts reviennent avec trop de délai aux détecteurs.

Josh ne fit aucun commentaire. Il avait confiance en son partenaire numérique, ils travaillaient ensemble depuis des années à présent, et il sentait bien aux infimes intonations et modulations de sa voix que quelque chose dérangeait profondément Hydra.

– Observations, hypothèses, expérimentations, conclusions et itérations, dit-il enfin. Nous nous occuperons de ce sujet dans un deuxième temps en multipliant les mesures. La sonde doit être sur le retour à présent ?

Oui... mais elle aussi est victime d'un événement anormal. Elle a bien touché la surface et réalisé un prélèvement, mais elle rentre plus vite que prévu, de plus en plus vite, sans que la propulsion supplémentaire ne vienne des réacteurs. Les données que je reçois en temps réel indiquent qu'elle perd de la masse. Il semblerait que son espace de stockage se vide du prélèvement.

– Oui, bah, pas de grandiloquence, la sonde a une fuite, voilà tout.

C'était la seule explication rationnelle qui s'imposait à Josh, mais il n'y croyait pas lui-même. Outre le fait que les sondes étaient vérifiées avant chaque utilisation, c'était bien parce que les sondes autonomes revenaient systématiquement vides à la Base qu'on l'avait envoyé ici. Il n'y avait pas de raison que sa présence seule suffise à enrayer le phénomène.

Observations, hypothèses, expérimentations, conclusions et itérations, lui rétorqua Hydra.

Lorsque la sonde revint, Josh descendit dans la cale. Il voulait voir de ses propres yeux l'appareil et il vit que, bien que toujours hermétiquement close, bien que fonctionnelle comme le révélèrent les tests de pompage et remplissage qu'il pratiqua, toute la matière qui aurait dû être là avait disparu.

– Oh, bordel... Lavoisier, viens-moi en aide...

Cela faisait trois semaines terrestres que Josh s'escrimait sur le mystère de M0-Nist. Hier, il avait rejeté avec véhémence la proposition d'aide de la Base, arguant que personne là-bas n'avait la moindre idée de ce qui se déroulait ici. Avec le premier ravitaillement en eau, rations et oxygène, il avait joint les enregistrements, aussi bien ceux des sondes que ceux d'Hydra, à destination de ses collègues, avec le deuxième, il avait ajouté les bandes, un drone filmant un autre en cours de prélèvement, où l'on voyait clairement le liquide... disparaître, il n'y avait pas d'autres mots, au fur et à mesure de l'ascension des appareils. Le liquide ne s'évaporait pas, la pression dans l'enceinte n'augmentait pas. Bien au contraire, elle diminuait tandis que rien ne le remplaçait dans le compartiment. Mais le phénomène ne se limitait pas seulement à l'océan. Si le phénomène avait été

plus compliqué à mettre en évidence parce que très ténu de la nature même des prélèvements, l'atmosphère de M0-Nist résistait également à toute ponction.

Mal rasé et crasseux, dénutri, les yeux emplis d'une fièvre qui agitait son corps de tremblements, Josh avait le front plaqué contre la vitre, grommelant et marmonnant dans sa barbe.

Patron, dit doucement Hydra. J'ai reçu de nouvelles instructions, directement de la Base. Je dois te ramener à bon port. Tu... Tu dérailles complètement.

– Quelle échéance ?

La voix de Josh était en complète dissonance avec son état physique. Posée, calme. Froide.

Dès que la dernière sonde est revenue sur son socle de recharge, répondit Hydra.

– Très bien. Cela me laisse alors assez de temps.

Du temps pour quoi ? demanda l'IA. *Josh !* ajouta-t-elle quand l'humain quitta la pièce.

En quelques secondes, l'ingénieur se trouva dans la soute d'expédition et enfila avec expertise sa combinaison. Tout tremblement avait à présent disparu et ses gestes étaient précis tandis qu'il ajustait les différentes pièces et vérifiait le combustible du réacteur dorsal.

Tu ne songes quand même pas à te risquer là-bas ? reprit Hydra dans le haut-parleur de la pièce.

– Tu vois bien que si. C'est la seule chose logique qu'il reste à faire. Nous avons pu constater que toutes les molécules simples subissent le même phénomène. Nous avons détecté des formes de vie qui sautaient parfois au-dessus des vagues et, en l'absence de terre émergée, il faut bien en attraper une pour comprendre si des éléments plus massifs sont affectés aussi !

Hydra, je vais aller pêcher un de ces fameux pseudo-poissons et voir ce qui lui arrive !

Tu es le patron, Josh, mais je consigne dans les logs que je m'oppose à cette idée, je ne veux pas être formaté à mon retour !

Josh haussa les épaules et finit de s'équiper en vitesse. D'une pression sur le bouton de commande, il ouvrit le sas vers l'extérieur, y pénétra, attendit l'équilibrage des pressions, puis sauta dans le vide quand la porte extérieure s'effaça devant lui.

Josh se stabilisa en quelques instants. Si la pratique de la chute libre lui manquait, les gyroscopes et les gyromètres l'aidèrent à se maintenir à l'horizontale et les ajusteurs ponctuels de propulsion répartis dans la combinaison ralentissaient sa chute.

Tu seras immobilisé à un mètre de référence de la surface, commenta Hydra dans son casque.

— Négatif. Je veux vingt centimètres, pour pouvoir plonger la main avant de m'immerger.

Je prends note et j'accepte. Je tiens juste à te rappeler que mes protocoles de sécurité m'imposent de te ramener, même contre ta volonté, en cas de détection de danger mortel ou de blessures que j'estimerai graves.

— Je prends note à mon tour et j'accepte.

L'ingénieur se retint de tout commentaire additionnel. S'il avait initialement envisagé de ramener une créature de ce monde à son bord, ou suffisamment haut dans l'atmosphère pour voir les effets, lui était venue une idée supplémentaire qu'il ne devait pas partager avec son compagnon numérique sous risque d'être ramené aussitôt au vaisseau : en ingérant de cette eau, il pouvait lui aussi devenir un contenant et expérimenter le phénomène de l'intérieur. La prudence et la science, en

pour parler avec l'éthique, lui soufflaient de demander plutôt des plantes terrestres et des cobayes à la Base, mais s'il ne faisait pas une percée significative dans les prochaines heures, il allait devenir définitivement fou.

La surface mouvante de M0-Nist se rapprochait. Josh distinguait de plus en plus les vagues et les motifs qu'elles dessinaient à grand renfort d'écume et de variations dans les teintes de bleu et de lumière. Son cœur battait la chamade et pompait plus d'adrénaline dans son système que la seule excitation de la chute contrôlée ne justifiait. Il discerna un œil gigantesque, un orque, une galaxie-spirale, un oiseau, puis ses visions paréidoliques se dissipèrent tandis qu'il continuait sa descente jusqu'à bientôt s'immobiliser à vingt centimètres de la surface de la maudite planète.

— Je n'ai pas de point de référence pour savoir jusqu'à quelle profondeur s'étend la visibilité, commenta-t-il, autant pour Hydra que pour les logs du vaisseau. Il n'y a aucun mouvement apparent, pas d'algues ou équivalent, pas de masse. Rien que de l'eau. Je vais plonger la main. Hydra, envoie-moi des sondes pendant ce temps, on va s'en servir comme des casiers à crustacé.

On aurait dû y penser plus tôt, répondit le vaisseau. On peut aussi se donner quelques heures de patience pour voir si ce qui vit dans ce bouillon se laisse enfermer.

Josh poussa un profond soupir. Malgré le casque qui l'isolait de l'atmosphère et de l'océan de M0-Nist, il crut voir une série de rides naître sous sa bouche et s'étendre sur quelques mètres avant d'être totalement dissipée par les vagues.

— Je plonge la main, conclut-il, alliant la parole au geste.

L'homme tendit ses doigts avec autant de lenteur qu'il avait ressentie de stimulation pendant la descente. Malgré tout ce

que son instinct de conservation lui criait, il garda les yeux ouverts, guettant un mouvement sous la surface, un signe, quelque chose, mais il n'y eut rien. L'eau ne se tendit pas vers lui, ne l'enveloppa aucunement, ne l'attaqua pas malgré toutes les sondes qu'il avait envoyées dedans, c'était juste de l'eau et il n'en connaissait ni la température, ni la salinité, ni la conductivité, rien, et sa combinaison l'isolait trop bien.

— Rien à signaler, se força-t-il à dire.

Il plongea sa deuxième main, sans précautions cette fois et, en deux mouvements, défit le gantelet de sa combinaison.

...

...

Josh ?

Josh, j'ai détecté une rupture de l'étanchéité de ta combinaison, j'ai besoin que tu me répondes, maintenant.

— Tout va bien, Hydra, aucun danger, répondit l'humain. J'ai enlevé moi-même mon gant. Je plonge la tête, tout en gardant le casque et en veillant à limiter l'infiltration dans la combinaison, ne t'inquiète pas. L'eau est... bonne, ni trop chaude, ni trop froide, fluidité apparente normale.

De quelques pressions sur le panneau de commande de son avant-bras encore équipé, Josh ajusta la puissance des propulseurs qui le maintenaient stationnaire au-dessus de l'océan et inclina peu à peu son corps.

— Non, c'est inutile, conclut-il aussitôt.

Tout comme il n'avait rien ressenti à travers son gantelet, il était intimement persuadé qu'il n'allait rien percevoir avec la visière devant ses yeux, et un air intérieur qui n'était pas encore remplacé par celui de la planète, puisqu'isolé pour le moment. Il fallait qu'il regarde sous la surface, sans filtre. En quelques

pressions rapides, il coupa ainsi ses réacteurs et commanda l'ouverture de la visière.

Josh fut ainsi le premier être humain à s'offrir un plongeon dans l'océan d'une exoplanète. Il chassa cette pensée incongrue, et se concentra sur ses sensations. Il ouvrit les yeux, sans qu'il ne ressentit de picotement, sans percevoir plus de mouvements ou de formes que précédemment. Où étaient donc les formes de vie qu'Hydra et lui avaient repérées ? Elles ne connaissaient pas d'humain, elles ne devraient pas ressentir de crainte, se dit l'ingénieur. Mais avait-il le droit de transposer l'éthologie de sa planète ici ?

Il entendit des syllabes entrecoupées et regarda dans toutes les directions sous lui, cherchant d'où pouvait venir la voix, avant de comprendre qu'il s'agissait d'Hydra, dans l'intercom du casque qui flottait au-dessus de lui. Il remonta à la surface et enfila rapidement le système pour rassurer son compagnon.

Comment veux-tu que je vienne te chercher ? lui demanda le vaisseau. *Tu dois être conscient que tu as franchi toutes les limites imposées par le règlement : risque de contamination d'un exo-écosystème, exposition à des substances non catégorisées, dégradation de matériel d'exploration, et tu veux que je continue ?*

— Non, merci, Hydra, dit doucement Josh. Pour me récupérer, soit tu te sens de manœuvrer au niveau de la surface et je me hisse dans la cale, soit tu m'envoies des drones et tu les synchronises pour faire une plateforme. Dans tous les cas... ramène-moi à la Base, je te prie.

Je viens en personne, répondit l'IA du vaisseau. *Après ce que tu as fait, on ne m'en voudra pas d'échauffer un peu l'eau au feu de mes réacteurs, et je n'ai pas envie que tu m'entourloupes une nouvelle fois, patron. Même si je doute que je puisse t'appeler*

comme ça après cette mission. Bon sang, on va me coller un autre humain, à tous les coups.

Josh se permit un sourire en délaissant le casque. Il replongea dans l'eau de M0-Nist, y restant immergé le plus longtemps possible, aspirant et rejetant le fluide, s'en abreuvant, gardant les yeux ouverts en son sein. Il ne comprenait pas ce besoin de s'exposer le plus possible, il n'y avait rien de rationnel à son esprit scientifique. Était-il contaminé en fin de compte ? Il avait attendu les formes de vie visible à l'œil nu repérées plus tôt dans la mission, alors qu'il était certainement dans un bouillon de microorganismes par ailleurs.

Non, lui souffla son intuition. Il n'y a aucun danger pour toi.

Toujours sous l'eau, il perçut les vibrations que produisait l'approche physique et sonore d'Hydra dans le volume d'eau et se retourna. Le vaisseau stationnait à quelques dizaines de brasses de sa position et des sondes sortaient de la soute pour se diriger vers lui.

Je ne t'oublierai jamais, pensa Josh.

Au fond de l'eau, il perçut une gigantesque membrane s'ouvrir sur une sphère luminescente et il discerna enfin les contours des formes de vie qu'il avait observées auparavant, et bien plus, tapies à quelques dizaines de mètres de profondeur. Accessibles, presque. Mais Josh tut l'information. M0-Nist se découvrait à lui parce qu'il avait enfin accepté d'aller à sa rencontre.

Et d'en faire partie.

La pensée avait émergé à la surface de son esprit et il acquiesça silencieusement. Peut-être n'était-il pas appelé à être celui qui résoudrait les mystères des photons ralentis et décalés par l'océan, ou celui des molécules qui disparaissaient purement

et simplement, mais au moins emportait-il avec lui une certaine forme de sérénité qu'il ne pensait pas pouvoir atteindre un jour.

Et autre chose, aussi. Ce qui a fait partie de $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{T}\text{t}\text{س}$ fait à jamais partie de $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{I}\text{T}\text{س}$. Tu fais partie de $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{I}\text{T}\text{س}$. Tu fais partie de toi.

Josh n'avait pas compris certains groupes de syllabes mais les images de la planète, telle que ses yeux l'avaient perçu initialement, telle que son corps l'expérimentait à présent, telle que son esprit la délirait, et bien plus encore, s'imprimèrent comme une marque au fer rouge derrière ses paupières. La douleur en moins.

L'ingénieur se sentit en mouvement. Les sondes de collecte s'étaient placées autour de lui, dans l'eau, et avaient placé sous lui un brancard de fortune avec un assemblage grossier de filins avec lequel elles le soulevèrent. Quand il émergea de l'eau, aucune goutte ne tomba de son corps ou de ses vêtements. D'autres robots finissaient de ramasser les restes de son équipement et ce fut un court vol jusqu'à Hydra, suivi d'un vol à peine plus long jusqu'à l'espace, loin de l'influence gravitationnelle de l'exoplanète. Durant toute la première partie du trajet, Josh resta silencieux, assis dans le siège du cockpit, à observer l'atmosphère qui s'assombrissait au fur et à mesure de l'ascension. Il se sentait observateur, à la fois de son environnement mais également de lui-même. Son esprit posait des questions auxquelles il connaissait les réponses et il y répondait donc. Il y avait en effet d'autres mondes par-delà le vide spatial, et certains d'entre eux étaient habités par des formes de vie, des formes carbonées, siliceuses, métalliques... Oui, l'univers ne se résumait pas à $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{T}\text{t}\text{س}$;

– Combien de temps avant le saut pour rejoindre la Base ? demanda soudain Josh en sortant de sa torpeur méditative.

Deux minutes de référence. Il faut que j'ajuste les paramètres pour prendre en compte la variation de masse.

– C'est-à-dire ? Quel genre de variation peut nécessiter autant de temps de calcul ?

En soit, aucun, mais par acquit de conscience, j'ai voulu essayer de ramener de l'eau par les sondes de prélèvement, une dernière fois. Et figure-toi que cela a fonctionné cette fois. Et... et je n'ai pas spécialement envie de partir. Je ne sais pas comment l'exprimer autrement.

Toutes les IAs de vaisseaux avaient dans leur programmation un certain niveau de mimétisme émotionnel, mais Josh était certain de n'avoir jamais entendu une entité numérique pousser un soupir auparavant. Il comprenait parfaitement ce qu'exprimait son compagnon.

– Ne t'inquiète pas, répondit-il. Ce qui a fait partie de $\mu \otimes \mathbb{U} \mathbb{T} \mathbb{T} \mathbb{S}$ fait à jamais partie de $\mu \otimes \mathbb{U} \mathbb{T} \mathbb{T} \mathbb{S}$. Tu fais partie de $\mu \otimes \mathbb{U} \mathbb{T} \mathbb{T} \mathbb{S}$. Tu fais partie de toi.

L'ingénieur ressentit un certain contentement à avoir réussi à répéter mot pour mot ce que $\mu \otimes \mathbb{U} \mathbb{T} \mathbb{T} \mathbb{S}$ lui avait confié plus tôt, sans écorcher le nom de la planète.

Le nom de la planète. Notre nom. Mon nom.

Josh acquiesça silencieusement. Il vit le trou de ver s'ouvrir devant lui à la distorsion des constellations derrière et sa bouche s'étira en un grand sourire. L'eau qui était toujours accrochée à lui migra de ses jambes et son buste jusqu'à entourer ses yeux. Il était impatient de franchir ce passage. Iel connaissait à présent toutes les théories derrière le voyage interstellaire, toutes les personnes qui travaillaient dans la Base, et toutes ces planètes dont l'existence lui avait révélé quand l'être-hors-de-lui avait plongé en son sein, et elle allait pouvoir à présent expérimenter le voyage, rencontrer les autres êtres,

visiter les autres planètes. Et bientôt, toutes seraient $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{T}\text{س}$ et $\mu\delta\text{H}\text{L}\text{T}\text{س}$ serait tout. Tel que cela avait été le cas aux premiers instants du monde. Tel que cela n'aurait jamais dû cesser d'être.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Anthony Boulanger

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant à Paris, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants. Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des micronouvelles que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans les genres de l'Imaginaire. Ses sujets de prédilection sont les Oiseaux, les Golems, la mythologie. Parmi ses ouvrages de prédilection, on trouve : « Le Silmarillion » de Tolkien, « La Compagnie Noire » de Glen Cook, « L'Enchanteur » de Barjavel, « Le Chant du Cosmos » de Roland Wagner, « La Horde du Contrevent » de Damasio, les nouvelles robotiques d'Asimov.

Pourquoi j'ai tué Van Gogh

Maxime Herbaut

Parce qu'on ne peut pas être en permanence original et singulier, sous peine de grande fatigue, j'ai fini par réserver comme tout le monde des vacances à Ibiza. Après avoir longtemps cherché à me distinguer par des goûts atypiques, ayant enfin eu ma dose de villégiatures pluvieuses sur les plages odorifères de Normandie, ou studieuses à marcher dans les traces de mes grands maîtres, sur les hauts lieux de leurs existences, palette et chevalet sous le bras, j'avais besoin d'un peu d'oisiveté méditerranéenne, comme n'importe quel quidam. J'avais décidé de laisser tout mon matériel au placard et de partir sans autre bagage que quelques tenues d'été, maillots de bain et lunettes teintées : une dizaine de jours à ne rien faire d'autre qu'absorber le soleil, et ne surtout, *surtout* pas peindre. Car, après tout, pourquoi pas ? *All work and no play makes Jack a dull boy*. Il était temps de laisser mon âpre labeur au vestiaire et de vivre cinq minutes comme le commun des mortels. Bien entendu, rien n'aurait pu me préparer à ce qui m'attendait.

Sans surprise, la philosophie de l'endroit m'a laissé de marbre. J'ai bien essayé de me laisser aller, d'explorer les joies du *clubbing*, des *mojititos* à gogo et du lorgnage de micro-bikinis sur les plages d'albâtre, mais dès les premiers jours, il a fallu se rendre à l'évidence que ces loisirs populaires (et fort chers) n'étaient pas pour me plaire. Il faut parfois essayer certaines choses pour mieux comprendre pourquoi, d'instinct, on a passé sa vie à les éviter. Il me restait encore une bonne semaine à tuer et, en l'absence de mes outils dont je m'ennuyais déjà, je passais

le plus clair de mon temps à errer de par les rues, en quête de potentiels sujets à mémoriser pour de futures compositions. C'est alors que, sans le chercher, je l'ai trouvé.

Il était beaucoup plus grand, au moins 1m90, bronzé, tatoué de pied en cap, et arborait une queue de cheval assez rustique, mais je l'ai reconnu au premier coup d'œil. Il descendait l'avenue d'un pas assuré, presque arrogant, en marcel et santiags, un petit sachet de courses dans une main, son téléphone dans l'autre, les yeux rivés à l'écran, oublieux du monde, avec ce petit sourire en coin, presque involontaire, qui laisse deviner la réception d'un message coquin ou un *match* sur Tinder. Un instant médusé par le choc et la portée de cette rencontre fortuite – car, de mes nombreux maîtres, il était de loin le plus important – j'ai bien failli le laisser disparaître au carrefour suivant.

Il habitait un petit immeuble d'une fadeur consommée, dont les murs blanchis à la chaux n'exprimaient ni luxe, ni misère, ni quoi que ce soit en vérité, dans un quartier un peu excentré. Il n'y est pas resté longtemps, à peine le temps de déposer ses emplettes, ressortant aussitôt pour se rendre dans un café très peuplé du centre-ville, où une magnifique jeune femme l'attendait en terrasse. Je ne saurais dire s'ils se connaissaient déjà, mais leur conversation semblait très naturelle ; en outre, elle ne paraissait pas gênée lorsqu'il posait sa main sur sa cuisse dénudée, ce qui s'est produit à plusieurs reprises au cours de leur discussion.

Comme tous les peintres, j'imagine, j'ai d'abord voulu peindre dans l'espoir d'attirer précisément ce genre de personne dans mon atelier (entendre : ma mansarde d'étudiant) et de les convaincre de se dévêtir, mais la maîtrise technique nécessaire pour être convaincant s'est avérée beaucoup plus difficile à

acquérir que prévu. Après avoir longuement stagné à un niveau médiocre, qui ne satisfaisait ni mes modèles (toujours habillées), ni moi-même, et après avoir été recalé aux Beaux-Arts, j'ai fini par développer peu à peu un style plus personnel, à force de fréquenter et de copier, quoique toujours très imparfaitement, le travail des grands. Bien que ses tableaux aient très tôt compté parmi mes sources d'inspiration, longtemps je ne les ai considérés que comme des trésors à piller, des points d'appui pour aiguiser mes (relatifs) talents de copiste. Ce n'est qu'au bout de nombreuses années, à un âge déjà assez avancé, que j'ai véritablement vu la *Nuit étoilée*. Naturellement, je m'étais exercé à la reproduire plusieurs fois, je l'avais étudiée sous toutes les coutures, mais malgré cette familiarité – ou justement à cause d'elle – je n'avais jamais encore été frappé par ce que je vais appeler, faute de mieux, la *vie propre* de la toile. Jusque-là, manquant sans doute de maturité, je m'étais concentré sur les détails techniques, que je m'efforçais de comprendre et de m'approprier. Il m'a fallu faire un long chemin, semé d'échecs et de défaites cuisantes, avant d'atteindre enfin le degré d'humilité nécessaire pour admettre que je ne pourrais jamais faire mieux, pour ne plus envisager le tableau comme un concurrent à supplanter ou un simple tremplin pour affiner ma pratique, mais pour simplement le *voir*. Rien ne peut dire ce qui m'a traversé alors : je me suis retrouvé emporté par-dessus les cyprès hallucinés, dans ce monde où la moindre particule d'air était traduite en tourbillon de couleur, de lumière et d'énergie, avec la pleine conscience que jamais, *jamais* je n'arriverais à faire ça. J'aimais profondément l'homme qui avait donné naissance à cet univers, l'avait découvert et nous l'avait transmis, et je ne pouvais prendre la pleine mesure de son génie que dans le moment même où je renonçais à l'égaliser. Depuis, je n'ai cessé de

revenir à ses tableaux, surtout ses derniers, non plus comme à des prétextes pour mes exercices de style, mais comme à des lieux de pèlerinage intérieur qui me rappellent, dans les moments de doute, ce que peut réellement la peinture.

On ne peut se figurer ma déconfiture lorsque je l'ai vu attablé à cette terrasse, occupé à peloter sans façon cette compagne peu farouche. Aurais-je dû intervenir ? Pour dire quoi ? Bientôt, elle s'est levée et il l'a congédiée d'une petite tape entendue sur les fesses avant de se replonger dans son écran, qu'il tapotait en sirotant une boisson aux couleurs acidulées et en fumant quelque chose d'éminemment artisanal. Un long moment s'est passé ainsi, puis il s'est levé et a repris ses perambulations dans divers quartiers, rendant visite à des amis, se joignant à un groupe assis à une autre terrasse et faisant escale dans une salle de sport où je l'ai vu courir sur un tapis roulant à travers la baie vitrée. Le spectacle est arrivé sans se faire remarquer, tant j'étais absorbé par ce spectacle hors du commun. À la sortie, il s'est brièvement sustenté d'un sandwich et d'une boisson achetés dans une supérette avant de se diriger vers un club très tendance appelé le Sexy Boy. Mes ennemis se délecteront à imaginer l'expression de défaite complète et sans remède qui a envahi mon visage à cet instant scabreux.

Mon univers tout entier vacillait ; pourtant, il fallait entrer dans ce lieu qui représentait l'exacte antithèse de tout ce que j'étais et appréciais. Je ne pouvais pas le laisser m'échapper ainsi.

Tout à l'intérieur n'était que stroboscopes, boules à facettes et rythmes hypnotiques. L'obscurité fendue de faisceaux mouvants aux couleurs artificielles, brutes et creuses, laissait entrevoir par fulgurances des enchevêtrements de corps à peine vêtus qui se trémoussaient sur des pulsations synthétiques. J'ai momentanément perdu mes repères, jusqu'à apercevoir le bar,

vers lequel je me suis dirigé comme vers un phare dans ma nuit. C'est là que je l'ai retrouvé, affairé à agiter des cocktails phosphorescents tout en faisant la conversation aux danseurs et danseuses éméchés qui venaient s'échouer contre son zinc. Quand j'ai finalement pris mon courage à deux mains pour oser lui commander une eau pétillante (c'est un fait : je n'ai jamais aimé ni supporté l'alcool), dans mon espagnol approximatif, il m'a gratifié d'un rictus condescendant.

C'est aux petites heures du matin, alors que je piquais du nez sur le comptoir, écrasé de fatigue (je n'avais en outre rien avalé depuis le petit déjeuner), qu'il m'a abordé. Il m'a proposé de le retrouver le lendemain à midi, à la terrasse où je l'avais vu en compagnie de la jeune femme. Mon petit manège n'avait trompé que moi-même : il m'avait vu le suivre toute la journée.

Battu à plate couture, j'ai quitté le *Sexy Boy* un peu avant la fermeture et me suis embusqué derrière une benne à ordures sur le trottoir d'en face pour le voir sortir, son service fini, tenant par la taille un garçon un peu plus jeune, blond et passablement imbibé, qu'il a ramené chez lui. Je suis rentré à l'hôtel au lever du soleil, exsangue, et me suis abattu sur mon lit. Ce qui tourbillonnait dans le ciel noir de mes rêves, au cours de ces quelques heures de sommeil intranquille, ce n'étaient pas des étoiles.

Nous nous sommes rencontrés à l'heure dite le lendemain. Une fois les boissons servies, il m'a jaugé un long moment, sans un mot, en fumant un petit rouleau crasseux qui sentait plutôt la merde de chameau qu'autre chose. Je le fixais avec la même ardeur, reconnaissant à chaque seconde dans ce visage, maintenant que j'avais l'opportunité de l'étudier de plus près, de nouveaux détails familiers.

« Comment avez-vous su que j'étais Van Gogh ? m'a-t-il demandé tout à trac, dans un français cristallin, après m'avoir soufflé la fumée de son joint breneux dans les narines. Il ne cherchait même pas à nier.

— L'oreille, bien sûr. Et ce petit quelque chose d'aquilin dans l'ossature du nez. J'ai beaucoup étudié, et même reproduit, vos autoportraits.

— Ah, l'oreille, a-t-il ricané en palpant le lobe atrophié ou mutilé. Eh oui, il faut croire que même avoir traversé la mort et les siècles ne suffit pas à faire repousser une oreille coupée. Ça m'apprendra à jouer au con. Et sinon, qu'est-ce que vous me voulez ? »

La question m'a pris au dépourvu : je n'en savais rien. Tout à ma fascination, je m'étais laissé entraîner dans son sillage, sans même me préoccuper de ce que je pourrais bien lui demander s'il venait à m'adresser la parole. Il m'a fallu réfléchir quelques instants.

« Voir vos nouvelles peintures, évidemment. Voir comment votre style a évolué. »

À ces mots, il s'est esclaffé si bruyamment que plusieurs autres tables se sont retournées vers nous.

« Désolé, mon vieux, vous arrivez après la guerre. Je ne me suis pas approché d'un pinceau depuis plus de cent ans, et je m'en félicite. C'est mauvais pour le teint et la libido. Vous ne touchez pas à ça, j'espère ?

— Un peu, ai-je menti. Vos tableaux représentent quelque chose de très important pour moi, en particulier ceux que vous avez peints à Arles.

— Arles ? Ça puait la merde, Arles. Gauguin, surtout. L'hygiène, c'était pas comme maintenant. Heureusement que je

n'y suis pas resté longtemps. On n'est pas mieux ici ? Le bon air marin, les filles, le surf...

– Le surf ? ai-je dégluti en manquant de m'étrangler dans mon jus de tomate.

– Oui, on ne croirait pas, comme ça, parce qu'en été c'est plat, mais hors saison, quand ça souffle, il y a des *spots* d'enfer. Il faut aller à Aguas Blancas, à Punta Xarraca ou à Cala Nova. En plus, quand il ne fait pas trop froid, il y a des nudistes.

– Vous voulez dire que vous ne peignez *plus du tout* ?

– *Nada de nada*. J'aime bien aller faire un tour au musée de temps en temps, mais je ne perds plus mon temps avec ces conneries. Ça m'a trop coûté. L'art, la religion, les femmes, je me suis fait beaucoup trop de mal pour tout ça, à une époque, et qu'est-ce que ça m'a valu ? »

Ici, il a ouvert le haut de sa chemise, et j'ai vu sur sa poitrine la terrible cicatrice de la balle qui l'avait transpercé.

« Vous le voyez, on a beau revenir, certaines traces ne disparaissent jamais. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je ne m'emmerde plus. J'apprécie la vie au lieu de la peindre, c'est bien plus gratifiant. »

J'ai réprimé une violente envie de lui balancer le reste de mon jus de tomate à la figure.

« Mais pour les femmes... je vous ai pourtant vu, hier, à cette même terrasse...

– Oui, mais maintenant, pareil : je ne les peins plus, je les baise. Les mecs aussi, d'ailleurs. C'est en fonction de qui me plaira et restera accoudé à mon comptoir jusqu'au bout de la nuit, qui me désirera suffisamment pour rester jusqu'à la fermeture. Il est rare que je rentre chez moi seul le matin. Tout est plus simple et naturel, cette fois-ci. Je ne reviendrais en arrière pour rien au monde.

– Vous vous rendez compte que des milliards d'êtres humains rêveraient de voir ce que vous pourriez créer aujourd'hui ? Vos toiles s'achètent pour des millions ! Il y a quelques années de ça, rien que le pistolet qui vous a tué s'est vendu 130 000 euros !

– Vraiment ? Il ne les valait pas, a-t-il répliqué avec un sourire amusé. C'est vrai, je pourrais rouler sur l'or, mais vous oubliez trois choses. Tout d'abord, l'art de nos jours m'échappe complètement. Je ne comprends pas ce qui se fait. La peinture a continué d'évoluer sans moi, je n'y trouverais plus mon compte ni ma place. Ensuite, si je me remettais à peindre des "Van Gogh", on me dénoncerait aussitôt comme un vulgaire imitateur sans envergure, un émule tardif, au mieux un disciple anachronique. On dirait de moi : réchauffé ! Au plagiat ! Pour qui se prend-il ?

– Vous avez raison, revenir aujourd'hui serait sans doute difficile...

– Enfin, si je peignais dans un style différent, personne ne verrait le rapport avec ce que j'ai fait autrefois. Je ne ferais plus "du Van Gogh", et je resterais probablement un obscur petit rapin anonyme. J'ai déjà donné, merci bien. Je préfère prendre du bon temps, *incognito*, savourer la vie de plaisirs simples dont je me suis bêtement privé la première fois, en courant après des chimères. »

Il y avait de la méthode à sa folie, il fallait le lui concéder. On voyait qu'il avait mûrement pesé la question. À sa place, je l'avoue, j'aurais certainement réagi de la même façon.

« Je vois où vous voulez en venir, mais... vous voulez dire que rien ne vous manque de votre ancienne vie ? Ces heures magiques et sans prix passées à peindre certains des tableaux les plus célèbres de l'Histoire ? »

Il a balayé mes objections d'un revers de main avant de tirer une longue bouffée de son étron de camélidé. Il y a eu un long silence au cours duquel j'ai vu ses yeux se voiler.

« Si. Théo. Théo me manque, terriblement. Je l'ai cherché partout, en vain. J'ignore s'il est revenu, lui aussi. Peut-être qu'il est là, quelque part, à se demander si moi aussi, je suis revenu. Ou peut-être qu'il n'a pas eu droit à une deuxième chance, lui. Peut-être que c'est seulement moi. Je lui dois tant, j'ai encore tant à lui dire, et je ne l'ai trouvé nulle part. Je lui écris encore des lettres, quelquefois. Vous savez, la deuxième vie n'est pas plus facile à comprendre que la première. On ne connaît toujours pas les règles, on avance toujours à l'aveuglette, et on cherche toujours ses semblables dans la mêlée, sans savoir si on les trouvera, ni même s'ils existent. Dans ces circonstances, dites-moi, faut-il s'interdire le surf et quelques parties de jambes en l'air, pour aller s'enfermer dans une mansarde miteuse avec son chevalet frigide ? »

Ma déception devait crever les yeux, car il s'est alors penché vers moi d'un air confidentiel.

« Réfléchissez bien. Tous les tableaux que j'ai peints ne valent pas une minute avec le frère que j'ai perdu. Vous êtes encore assez jeune, plus un jeune homme, mais un homme jeune. Il vous reste du temps pour choisir. Vous êtes peintre, n'est-ce pas ? Je l'ai tout de suite remarqué, à quelque chose de hanté dans vos yeux, un vide, un creux sans fond qui cherche sans cesse à se combler et n'y parviendra jamais, du moins pas dans cette vie. C'est comme les oreilles, ça ne repousse pas. Vous pouvez continuer à peindre, mais gardez à l'esprit que les toiles que vous peignez, et celles que vous aimez, ne vous aimeront jamais en retour. Elles ne vous donneront rien. Elles ne vous sauveront pas. Au mieux, elles vous survivront et iront enrichir

de gras spéculateurs après votre mort, mais jamais elles ne vous rendront le temps qu'elles vous auront pris. Si elles sont réussies, elles donneront l'illusion saisissante de la vie, mais elles ne seront jamais la vie. Elles resteront ce qu'elles étaient avant que vous ne posiez le pinceau sur elles : de la matière morte et ingrate. La vraie vie se vit avec et parmi les vivants. »

Sur ces mots, il a prétexté un rendez-vous, s'est levé, a réglé l'addition et m'a planté là.

Comme à mon habitude, ce n'est qu'une fois le débat clos que mille et une réparties imparables me sont venues. Après tout, oui, pour qui se prenait-il ? Croyait-il pouvoir être un type normal, sans génie, sans œuvre monumentale à accomplir ? Ne comprenait-il pas que s'il lui avait été permis de revenir, c'était forcément pour une bonne raison ? De quel droit privait-il le monde de nouveaux tableaux de sa main ? Quand bien même le reste de la planète ne le reconnaîtrait pas, les érudits ne s'y tromperaient pas. Une poignée d'élus, au moins, sauraient à qui ils ont affaire, et ne serait-ce pas déjà bien plus que ce qu'il avait eu la première fois ? Mais non, Monsieur préférait faire la plonge au Sexy Boy et se taper un petit cul bien frais à l'heure où blanchit la campagne...

J'ai commencé à songer à des moyens de le ramener dans le droit chemin. Je ne pouvais pas le laisser s'en tirer à si bon compte, et il le savait. J'aurais pu lui dire, par exemple, que je savais où était Théo, mais il ne m'aurait pas cru : il avait une vie d'avance sur moi, il devait me voir venir de loin. Dans l'attente d'une solution plus expéditive, j'ai repris ma filature, en prenant garde cette fois-ci à me faire très, très discret. Toujours les mêmes frasques, le zinc, les coucheries matutinales, un peu de plage les jours de congé. Je l'ai regardé dilapider ses jours et ses nuits, sans rien apporter à l'humanité de cet infini réservoir de

visions transcendantes qu'il avait décidé d'enfourer à jamais au fond de lui-même.

Il m'a fallu prolonger mon séjour. Au fil de conversations anodines, je glanais de menus renseignements auprès de ses collègues du *Sexy Boy*, que je fréquentais assidûment tout en évitant de le croiser : non, il n'était pas d'origine hollandaise, mais belge, ce qui expliquait son français très authentique ; oui, son oreille avait toujours été comme ça, depuis qu'on le connaissait ; non, on ne l'avait jamais vu gribouiller, si ce n'est un petit croquis obscène, de temps à autre, à côté de son numéro de téléphone, sur l'addition glissée à une cliente ou à un client dont les charmes avaient su l'émouvoir.

« Ah, vous aussi, il vous a fait le coup ? m'a dit un soir une serveuse à qui j'avais parlé de la fameuse ressemblance. Oui, il aime bien faire croire qu'il se prend pour Van Gogh avec les touristes. Il y en a toujours un pour lui dire qu'il a la même tête, alors il les invite à prendre un verre et il leur dit qu'il est sa réincarnation, ou quelque chose du genre. Il leur montre même des peintures, dans son appartement, quelquefois, en leur disant qu'elles sont de lui, avant de coucher avec eux, ou après. Il les achète dans des brocantes, des croûtes qui peuvent à peu près passer pour des Van Gogh méconnus, et il leur dit que ce sont des inédits. Il vous les a montrés ? »

Justement, non. Mon Vincent était devenu encore plus habile manipulateur que je ne l'avais d'abord pensé : se faire passer, sous couvert d'humour ou de canular très élaboré, pour ce qu'il était bel et bien, voilà la meilleure façon de tromper son monde, ou du moins les esprits faibles. Il avait tout de suite vu que j'étais d'une autre trempe, car il ne m'avait pas parlé de ces grossières contrefaçons, sachant que je l'aurais percé à jour. Avec moi, il n'avait pas cherché à se faire passer pour Van Gogh : il avait été

Van Gogh, m'avouant son renoncement, cherchant même à me dissuader de suivre la voie qui l'avait détruit. Sous le vernis de cynisme qui avait marqué les premières minutes de notre conversation avait ensuite affleuré sa personnalité véritable : nul autre n'aurait pu me tenir le discours par lequel il avait pris congé. Dès le premier instant, il m'avait sondé et avait reconnu en moi ce même gouffre qu'il portait en lui, il savait que j'avais vu dans ses yeux cette même hantise qu'il avait décelée dans les miens, le fantôme de cette course éperdue qui l'avait consumé, qui nous consumait tous deux. C'était là ce qui le caractérisait au niveau le plus essentiel : cette capacité à détecter les énergies cachées, à voir l'invisible derrière le visible. Non, s'il avait voulu m'égarer ou me faire douter, il en aurait été incapable. Il me voyait, tout comme je le voyais.

Oui, je le connaissais intimement, pour avoir trop longtemps cherché à l'imiter, à lui voler la secrète flamme de ses chefs-d'œuvre. Dans mes longues et difficiles années de formation, je n'avais été, malgré tous mes efforts pour trouver ma voie, qu'un piètre épigone, un pseudo-continuateur indigne de son style. Impossible d'échapper à son ombre immense qui recouvrait toutes mes toiles. Avez-vous déjà essayé d'apprendre un art dans lequel des géants, passés bien avant vous, ont déjà dit tout ce que vous aviez à dire, infiniment mieux que vous ne pourriez le dire vous-même ? Déjà exploré et conquis les territoires que vous rêviez d'inventer ? Façonné des mondes où vous vous sentez davantage chez vous que dans ceux que vous pourriez forger de vos propres mains ? C'est ce qui vous attend quel que soit l'art que vous choisirez.

Ce qui m'avait toujours profondément bouleversé chez lui, c'était précisément cette vie misérable, ces souffrances sans nom, l'isolement, l'incompréhension grotesque de ses

contemporains, les affres de la démence qui le guettait à tout instant. Je l'aimais pour ses malheurs infiniment plus grands et écrasants que les miens, pour l'injustice insolente de cette existence passée en marge de l'humanité, pour son cruel insuccès, pour toutes ces flétrissures qui constituaient le terreau fertile où son génie avait pris naissance. Voilà le Van Gogh que je connaissais et que je voulais retrouver derrière cette mascarade. Que pouvais-je faire de ce bellâtre coureur de jupons et de caleçons, content de lui, recuit de plaisirs faciles et superficiels ? Que pouvait-on faire d'un Van Gogh heureux, beau et con à la fois ? Pouvait-on être Van Gogh et avoir renoncé à l'absolu ? Rimbaud en Abyssinie était-il encore Rimbaud ?

Son regard n'avait rien perdu de son acuité, car un jour, aux aurores, au moment où je me croyais le plus intouchable, dissimulé derrière ma benne à ordures en face de la sortie du *Sexy Boy*, il a marché droit sur moi et, renversant la benne d'une poussée vigoureuse, m'a débusqué, accroupi sur le bitume. « Foutez-moi le camp d'ici ! a-t-il hurlé en me rouant de coups de pied. Allez vous chercher quelqu'un d'autre à emmerder, espèce de taré ! De toute façon, qui vous croira ? *Qui vous croira ?* »

Il avait raison. S'il voulait brûler sa nouvelle vie à distiller des poisons dans un tripot encore plus sordide que son *Café de nuit* arlésien, je ne pouvais pas l'en empêcher. Moi qui avais passé ma vie à souffrir de ne pas avoir une once de son talent, de ne pas pouvoir être lui, voilà que je devais me résoudre à laisser cet ingrat retourner à sa fosse à purin. Tuer dans l'œuf toutes les splendeurs possibles qui résidaient dans ses inestimables mains. *Inacceptable*, ai-je entendu quelque chose me souffler, tandis que je sentais un tesson de bouteille ébréché sur le trottoir

m'entailler un doigt. Je l'ai empoigné fermement et me suis relevé sans bruit. Il s'éloignait déjà, me tournant le dos. La rue était déserte. Tout s'est passé en une fraction de seconde.

Quand on est un des flambeaux du genre humain, on ne peut pas se retirer dans quelque Abyssinie intérieure pour se soustraire à son devoir envers le monde. On ne peut pas *avoir* été Van Gogh : on est Van Gogh, ou on ne l'est pas. Il ne méritait pas d'être Van Gogh, il n'en avait pas le droit. La prochaine fois, s'il revient encore, peut-être y aura-t-il réfléchi un peu mieux.

Peut-être qu'un jour, dans cent ans, mon tesson de bouteille, lui aussi, se vendra pour 130 000 euros.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Maxime Herbaut

Maxime Herbaut écrit depuis plus de 20 ans. Auteur de 4 romans, il publie également des nouvelles dans diverses revues (L'Ampoule, Revue des Cent Papiers, Cavale) et chez des éditeurs spécialisés en formats courts (Antidata, Rue Saint Ambroise, Éditions Luciférines, Blogger de Loire).

<https://www.instagram.com/maxherbaut/?hl=fr>

Le bide.

Samia Moutawakkil

« On applaudit bien fort Galatée, les louloutes dégoulinantes, les loulous dégoulinants, et tout ce qu'il y a entre les deux ! Merci Galatée pour ces douceurs salées, ces rugosités acides, et le tout plein d'amour que tu nous as donnés. »

Dans la salle grouillante, l'assemblée frappe si fort des mains qu'on s'en inquiéterait pour leurs articulations, s'ils n'étaient tous dotés des solides articulations des gens de dix-sept à vingt-quatre ans. Certains hurlent même, de sorte à hisser Galatée au firmament. Galatée clôt un peu les yeux, elle sourit timidement tout en creusant son chemin parmi les tablées abondantes du bar.

Galatée a vingt ans, peut-être vingt-et-un. Elle nous a déclamé son désir de baiser avec verve. De baiser des verges d'ailleurs, chose qui l'interroge, parce que qui fait encore de si banales choses de notre temps.

En collant ses lèvres micro, elle a affirmé : « je proclame mon envie de baiser ! Baiser sans cesse, baiser sans qu'on me prenne pour une pute. Ou une pute, d'accord, mais une pute qui veut l'être ! », et moi qui baise profusément, et des verges de surcroît, j'ai pensé : tiens, personne ne me traite de pute, c'est bizarre, il faut que je change d'amis.

Galatée a renchéri : « je veux pouvoir m'habiller en homme si je le souhaite, avoir la coupe garçon et les cheveux bleus. J'emmerde les hommes qui ne comprennent pas qu'on puisse vivre sa féminité autrement. » Et moi qui ne m'habille que de jupes, de robes, de collants doux, de chaussures talonnées ; moi

qui ne porte que rarement des pantalons car je ne me permets pas d'agiter mon bidon protubérant de trentenaire ; bien sûr, ce n'est pas par soumission au patriarcat, c'est parce que je trouve mon profil de femme enceinte disgracieux, que j'abhorre le regard vibrant d'un homme qui m'offre sa place dans le métro si fier d'avoir consenti ce geste dont il ne se savait pas capable ; moi qui m'habille donc comme les hommes veulent que je m'habille, je me suis sentie minable de ne pas porter dans mes vêtements notre noble lutte.

Alors j'ai applaudi plus fort que toutes, tous, et tout ce qu'il y a entre les deux ; dissimulant au passage mon petit sac pourpre à chaîne dorée.

À la sortie du cabaret littéraire, mon pote Benjamin m'a interrogée : « alors, t'as kiffé ? » J'ai répondu : « c'était hyper cool ! », masquant le fait que je venais de subir une crise d'angoisse. Nous avons marché sous la pluie, Benjamin tenait le parapluie, de temps en temps, il oubliait que mes cheveux frisent sous l'humidité, et se laissait donc à le pencher un peu trop de son côté. Alors je me rapprochais à chaque fois de lui, s'il le fallait, j'agrippais son bras, essayant de le faire pencher vers moi.

Sur le chemin vers la station de métro, Benjamin m'a évoqué son dernier poème publié sur Instagram. « J'ai eu deux cents likes ! », il était tout fier. Je l'ai questionné : « ça parle de quoi ? » Il m'a répondu « de sexe, ça marche super bien. » Et je soupirai, rassurée que sa génération et la mienne, et toutes celles qui ont traversé ce monde d'ailleurs n'étaient finalement pas si divergentes. Eros et Thanatos colmatent notre gouffre.

— Je pense que je suis non-binaire, ai-je avoué à Benjamin sur les quais de la station Père-Lachaise.

— Ah bon ? T'as pas l'air.

- Y a un air non-binaire ?
- Non, non. C'est pas ce que je veux dire. Je veux dire, t'es hyper féminine, non ?
- Je ne sais plus ce que ça veut dire.
- Tu veux que je t'appelle par quels pronoms ?
- J'en suis pas à ce stade de ma réflexion.
- T'en es où ?
- Si une meuf qui s'habille comme un mec peut être cisgenre, pourquoi est-ce qu'une meuf qui s'habille comme une meuf ne pourrait pas être non-binaire ?
- T'es libre chouquette. Ou choupet ? Je ne sais plus comment te parler du coup.
- Moi je ne sais plus comment penser.

À cet instant-là, le train de la ligne deux arriva, et emporta avec lui ma charmante compagnie et la pertinence de ses questions. Dans mon métro qui prenait la direction opposée, j'ai analysé mon destin : quand avais-je entamé ma transformation de rebelle à bourgeoise banale ? J'ai pensé : ça y est, j'ai la trentaine rabougrie, je suis toute molle. Puis, je me suis caressée de cette pensée : je baise plein de gens, d'après Galatée c'est subversif.

Après deux stations, une nouvelle pensée vint assombrir mes espoirs : toutes ces verges englouties n'avaient rien de contestataire, tout d'une triviale appétence pour le plaisir. Les verges, je ne me les inflige pas, je les aime. Pis, elles m'aiment aussi. Aucun doute, je suis répugnante de conformisme.

Arrivée chez moi, je me sentis révolutionnaire d'habiter un quartier aussi cosmopolite et jonché de détritiques que Belleville. Heureusement, j'avais ça.

Dring ! La sonnette me coupa en plein podcast.

- C'est qui ?

– Mec numéro quatre.

Il n'a pas dit mec numéro quatre, mais mec numéro quatre, c'est celui dont j'oublie toujours le prénom. Il était vingt-deux heures, heure à laquelle j'ai l'habitude de le convoquer, ça me laisse le temps d'une bière et d'une douche.

– Mec numéro quatre, qu'est-ce que tu fais là ? Dis-je après avoir ouvert la porte.

– On avait rendez-vous !

– Merde, j'avais oublié. Entre, lui dis-je tout en refermant la porte derrière lui. J'ai plus de vin par contre.

– T'as de la bière ?

– Oui, mais c'est pas de l'IPA. Tu t'en sens capable ?

Mec numéro quatre réfléchit longuement, capturant sa barbe aux reflets roux entre le pouce et l'index.

– Elle a été brassée où ?

– Dans une usine.

– Non mais dans quel pays ?

– Euh, dis-je tout en me dirigeant vers mon réfrigérateur, soulevant la bouteille pour en déchiffrer l'étiquette. Dans un pays limitrophe, je t'assure ! mentis-je.

Mec numéro quatre parut rassuré, si bien qu'il retira la bière de mes doigts, alla chercher un décapsuleur du tiroir qu'il connaissait déjà. Je fis de même. Nous nous assîmes sur mon canapé de lin blanc, que j'avais assez sali pour qu'il paraisse d'occasion, donc bon pour l'environnement. Mec numéro quatre me dit :

– J'ai vu ton post insta sur le non-binarisme. Hyper intéressante *la* réflexion.

– Ma réflexion, ai-je corrigé.

– Ta réflexion.

– Sa réflexion, ai-je précisé.

- Sa réflexion.
- La réflexion de qui ? ai-je demandé.
- Ta réflexion !
- Sa réflexion, ai-je soutenu, excédée qu’il n’exécute pas mes exigences de pronoms.

Mec numéro quatre avala sa bière en une lampée, et s’activa à absoudre les torts ainsi commis par l’acte d’entreprendre la commissure de mes lèvres.

Ce soir-là, j’ai songé à mec numéro deux tout en étant léchée par mec numéro quatre. Mec numéro deux, je me souviens de son prénom, mais comme je suis bien engagée dans le concept de numéroter mes mecs, que j’aime tenir mes engagements, il m’est ardu de faire marche arrière.

Quand mec numéro deux me baise, il ne dévoue pas d’abord vingt-cinq minutes à écarter mes lèvres de ses index pour chercher mon clitoris, Saint-Graal, afin de s’acharner à le léchouiller de tout son féminisme. Quand mec numéro deux me baise, nous consacrons cinq minutes à nous embrasser, et c’est doux et passionné à la fois, ensuite il me dit « j’ai envie de te prendre », et je lui réponds en déguerpissant du lit, le cul à l’air, pour aller chercher un préservatif bien lubrifié. Quand mec numéro deux me baise, au bout de cinq minutes, on baise. Et moi, une bitte dans mon vagin, j’ai l’infortune d’aimer ça.

Comment peut-on se dire féministe quand on est insensible du clito, toute soumise à la nécessité d’être gorgée de la puissance d’une queue gonflée ? Quand on a ce problème, c’est si dur de devenir lesbienne, et donc authentiquement, profondément anti-patriarcale.

C’est à cause de ce paradoxe que j’essaie de réduire mes entrevues avec mec numéro deux, que je vois beaucoup mec numéro quatre, à tel point que je lui file tout plein de rendez-

vous que j'oublie souvent. Heureusement, mec numéro quatre est très clément. Ah ben tient ! Ça me rappelle qu'il s'appelle comme ça : Clément.

Quand Clément me lèche le clitoris, plein de mansuétude, je m'agrippe à ma couette pour lui montrer comme j'aime ça, pleine de mansuétude aussi, surtout que c'est faux. Clément pousse des petits gémissements repus en me léchant, pour bien me montrer qu'une chatte, ce n'est pas dégueulasse, que lui comprend les subtilités de son goût. Clément veille à ne jamais grimacer lorsqu'il a le visage entre mes cuisses. Parfois, je me demande comment il réussit à sourire si largement tout en me léchant. Ça ne doit pas être commode. Clément est un féministe, un humaniste, un vrai.

Il s'acharne tellement à me faire jouir qu'il ne jouit jamais. Moi non plus d'ailleurs. Mais à la fin, il est tout de même débordant de la félicité du devoir accompli, il exulte d'avoir expié les péchés de ses congénères.

Avant-hier, dans un accès de bas désir, j'ai confié à Clément : « j'ai envie de toi ! » Alors il s'est mis à me lécher de plus belle, agitant sa langue de gauche à droite avec fougue, comme il l'a appris dans son manuel ; il n'a pas compris que le « toi » s'adressait à sa bite, de manque de communication entre son membre et lui-même.

Après « l'amour », c'est comme ça que Clément adore appeler nos entortillages nus qui durent des heures, Clément m'a enlacée dans ses bras tous fins, et ça m'a fait du bien.

– J'aimerais que tu m'appelles Clément désormais.

Clément fit un regard interrogateur. Je tentai de clarifier :

– C'est mon nouveau prénom de non-binaire.

– Ça me fait plaisir !

– Ah bon ? Pourquoi ?

– C'est un hommage, non ?

– À qui ?

Le visage de Clément devint plus confus.

– À moi ?

– En quoi ?

– Ben je m'appelle Clément.

Je recollai les morceaux de ma mémoire et me souvins subitement, encore une fois, qu'il ne s'appelait pas seulement mec numéro quatre.

– Oui, je sais ! mentis-je avec aplomb. C'est un hommage à mon prof d'arts plastiques de collège, mentis-je de plus belle, avant de courir jeter la bouteille de bière, tout en l'interrogeant, ça part dans quelle poubelle déjà ?, afin de le distraire.

Hier, j'ai craqué. J'ai écrit à mec numéro deux. Ça fait quatre semaines que je me coltine des lécheurs de clitoris, je n'en pouvais plus, il fallait que j'agisse.

Mec numéro deux ne s'est pas fait prier pour venir me sauver de mon naufrage. Mais en le suçant, je me suis demandé : « est-ce que je peux encore faire ça ? » Il m'a empoigné par les cheveux pour diriger mon mouvement, et je l'ai sucé de plus belle pour me punir d'être si subordonné.

À la fin de nos entortillages tout nus qui durent aussi des heures, j'ai enlacé mec numéro deux dans mes bras tous fins, et ça m'a fait du bien. Il m'a dit : « on se voit dans quatre semaines ? » ; parce que c'est le rythme auquel on se voit généralement, et mec numéro deux est très constant ; d'ailleurs il s'appelle comme ça : Constant.

J'ai répondu à Constant : « oui », et je ne l'ai pas noté dans mon agenda car ses rendez-vous à lui, je ne les oublie pas. J'ai dit à Constant :

– J'aimerais que tu m'appelles Clément désormais.

– Que je l'appelle pourquoi ?
– Parce qu'il souhaite qu'on l'appelle comme ça.
– Tu ne l'appelles plus mec numéro quatre ?
– Il ne l'appelle plus mec numéro quatre, ai-je corrigé Constant.

Et tout troublé d'une discussion pour laquelle je ne me sentais pas encore à la hauteur, tout compte fait, je m'attelai à glisser son sexe mou dans ma bouche afin d'en transformer la consistance.

Ce matin, je me suis regardé dans la glace, et je me suis lancé un « beau-gosse Clément ! » avec un clin d'œil. Puis j'ai eu un moment de doute. Est-ce que j'avais le droit de me draguer comme ça, de manière si patriarcale ? Alors je me suis maquillé de plus belle pour bien asseoir le fait que j'étais une femme, et qu'en tant que victime tout d'abord, c'était admissible de commettre quelques erreurs.

Constant m'a écrit « je viens de comprendre ce que tu m'as dit hier. J'ai vu ton post insta. Félicitations, ça demande beaucoup de courage ! Pourquoi Clément et pas Constant du coup ? » Je lui ai répondu : « Merci. Mon pote s'appelle Benjamin, du coup Constant ça aurait fait Benjamin Constant, un peu *too much* non ? Benjamin Clément, je trouve ça cool. Ça me rappelle mon petit frère. C'est sa position dans la fratrie, et il est pas mal clément aussi. J'ai pensé à m'appeler Cadet, mais ça fait trop militaire ; tu me connais, je suis pour la paix. » Il m'a répondu « OK, t'es super claire. » J'ai corrigé « Non, je suis super Clément maintenant. » intraitable sur ma nouvelle identité.

Cet après-midi, j'ai changé mon nom sur Instagram, Twitter et même LinkedIn. J'ai prévenu la patronne de ma rédaction qu'il fallait désormais m'appeler Clément. Elle m'a dit :

– Donc c'est plus Claire ?

– Si, mon identité n’a jamais été aussi claire.

Elle m’a regardé bizarrement. Elle m’a demandé :

– Ton identité est Claire ou Clément ?

– Mon identité est claire : c’est Clément.

J’ai senti qu’elle s’était crispée, alors pour la rassurer, moi qui suis clément, j’ai dit :

– T’inquiète pas, grâce au temps ça sera plus clair.

D’ailleurs elle s’appelle comme ; Grâce. Elle a semblé au bord de l’ulcère. J’ai dit :

– Je vais me commander un pin’s avec mon prénom et mes pronoms, pour que ce soit facile pour tout le monde dans la rédaction.

Et Grâce a ri parce que les pin’s ça fait *boomer*, et que notre rédaction se veut plutôt génération Z. J’ai aussi ri, mais au second degré, parce que rire au premier degré ça fait *boomer*, et moi je suis *millennial*.

Cette nuit, je me suis pétri le ventre dans mon lit, et j’ai trouvé que mon petit bidon de mec était cool ; je me suis senti comblé que toutes ces bières m’aient enfin rendu homme. J’ai pensé, triomphant : ça y est, je suis Clément. J’ai envoyé une photo de mon bidon de mec à Benjamin, bombé de bonheur. Il m’a répondu « je connais une super routine d’abdos pour régler ça ». Et j’ai pleuré à l’idée que m’appeler Clément n’avait rien arrangé à mes problèmes de bide.

Après avoir pleuré, je me suis demandé : est-ce que j’ai pleuré comme une fille ou comme un mec ? Était-ce un acte neutre ou contestataire ? Je n’ai pas su, alors j’ai pleuré de plus belle. J’ai pleuré de plus beau ? J’ai pleuré de, on s’en fout des apparences, la beauté c’est à l’intérieur.

Le jour se lève. Je m’appelle Clément, dans ma vie rien n’est plus clair.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Samia Moutawakkil

Samia, à qui on a très tôt appris que le temps n'était bien utilisé que s'il menait au fric, a pourtant eu l'effronterie dès son jeune âge de consacrer des heures entières à cette activité qui n'en génère aucun : écrire. Dans un élan d'impertinence totale, et alors qu'elle avait trouvé un métier dans lequel son temps était enfin bien utilisé, elle a continué de s'adonner à sa passion de l'inutile, s'inspirant de son insertion bien ancrée dans la société pour aborder son sujet favori : l'absurde. Elle a récemment achevé l'écriture d'un manuscrit autour de ce sujet. Samia écrit également des poèmes pleins de bons sentiments, mais sous pseudonyme car elle ne veut pas détruire son image.